

# La Crise de la pensée contemporaine et les intellectuels français (1943)

Auteur(s) : Malaquais, Jean

## Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

13 Fichier(s)

## Les mots clés

[Essai](#)

## Présentation

Date1943

GenreEssai

## Information générales

LangueFrançais

SourceArchives Jean Malaquais. Harry Ransom Center (Texas)

## Description & Analyse

Description

Cet article a été publié pendant l'exil mexicain de Malaquais. Il s'intitule : « La crisis del pensamiento contemporaneo y los intelectuales franceses », *Cuadernos Americanos*

(Mexico), n°4, juillet-août 1943.□

L'archive présente le tapuscrit français. Cette version peut être lue également dans le Cahier Malaquais n°8 (2018).

## Informations sur l'édition numérique

Editeur de la ficheVictoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Mentions légales

- Fiche : Victoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0 (CC BY-SA 3.0 FR)
- Texte de Malaquais : avec l'aimable autorisation d'Elisabeth Malaquais (ayant-droits)

## Citer cette page

Malaquais, Jean, *La Crise de la pensée contemporaine et les intellectuels français* (1943), 1943.

Victoria Pleuchot (Société Jean Malaquais) ; EMAN, Thalim (CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle).

Site *Archives numériques de Jean Malaquais*

Consulté le 03/02/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Malaquais/items/show/110>

Copier

Notice créée par [Victoria Pleuchot](#) Notice créée le 16/04/2024 Dernière modification le 21/02/2025

---

# LA CRISE DE LA PENSÉE CONTEMPORAINE ET LES INTELLIGENTIELS FRANÇAIS

Les sciences dites exactes, ou celles que j'en donne ainsi par opposition aux sciences spéculatives, ont ceci de particulier que les phénomènes qu'elles étudient peuvent presque toujours être soumis à l'expérimentation pratique. La justice d'une hypothèse, d'une proposition, sera démontrée ou infirmée à la lumière d'un nombre voulu d'investigations au cours desquelles l'objet de la recherche aura été replacé dans un milieu aussi rigoureusement identique que possible à celui dans lequel se sont produites les expérimentations précédentes, et auquel on aura appliqué les mêmes influences extérieures. Une autre caractéristique des activités qui ressemblent aux sciences exactes consiste dans leur accent d'objectivité. En effet, il semble que le savant penche sur un table de laboratoire ne tienne être dans une impossibilité matérielle de faire intervenir dans ses travaux ses concepts éthiques ou ses pulsions affectives. En d'autres termes, le résultat spécifique de l'expérimentation demeure indépendant des vases métaphysiques de l'opérateur, de son attitude morale ou intellectuelle quant aux problèmes du mariage, du système matrimonial, ou de la structure du prolétariat. Quelles que soient les idéologies et la conception du monde du chercheur, son état de santé et ses préférences culinaires, qu'il soit croyant ou athée, ruminophobe ou perméthophile, enthousiaste de Conan Doyle ou de Lope de Vega, la série d'expérimentations à laquelle il aura soumis un phénomène fournira matière à une vérité concrète dès lors que, renouvelées un nombre requis de fois, les expérimentations auront donné lieu à une pluralité équivalente de résultats qualitativement analogues. - La recherche, en tout état de cause, ne s'assigne pas pour but d'amender les hommes, de les rendre meilleurs ou plus justes, elle s'effectue en relation exclusive de l'objet dont elle se propose l'étude, en l'absence de toute image symbolique.

Il ne semble pas en être de même quant aux sciences dites spéculatives. Ici toute expérimentation pratique directe ou même indirecte est exclue ; ici l'hypothèse trop souvent ressemblant à un postulat, c'est-à-dire qu'un premier principe ou axiome est posé au commencement du débat pour établir une démonstration. La méthode d'investigation est non-pratique dans ses moyens, mais destructive. Elle relève d'un ensemble parfois cohérent de procédés raisonnés, lesquels, quoique pouvant se référer à des expériences antérieures, consistent à interpréter le réel à partir d'une vérité pré-établie, propre à chaque discipline particulière. Mais le penseur "pur", encore qu'il daigne avoir recours au témoignage des faits en vue d'étayer son système de concepts, ne connaît le renouvellement ni parer le renouvellement de ses faits. À supposer, du reste, qu'il le pût, de tels témoignages, détachés de leur contexte, détournés de leur objet spécifique pour être incorporés dans et au service d'un ensemble de valeurs érigé en doctrine dont c'est le dessein d'expliquer ou de changer le monde. - de tels témoignages perdraient en objectivité ce qu'ils gagnent en symbolisme. Si le physicien, le biologiste, ne peut en aucune manière intervenir dans la composition chimique des atomes par la seule vertu de ses inclinations politiques ou de ses réflexes expérimentaux, par contre le penseur dont l'activité s'exerce dans le domaine strict des idées interprète le monde selon un schéma dans lequel il incorpore, sciemment ou non, ses intérêts personnels, matériels et instinctifs, intellectuels et moraux ; son propre sera d'interpréter le témoignage des faits, de spéculer sur leur nature, et finalement d'essayer de les accorder avec plus ou moins de bonheur à un système explicatif du réel une idéologie préétablie ou une série de concepts qu'il reconnaît comme absolus, le penseur fait œuvre entièrement subjective. Une pareille œuvre porte l'empreinte indélébile de son auteur, dans toute l'acceptation du terme ; elle est partielle. À cette catégorie d'écoles partielles nous assimilons l'étude de l'histoire, et plus encore la philosophie de l'histoire.

Les analystes et les philosophes de l'histoire ont le mérite de vouloir interpréter les événements relatifs aux peuples en particulier et à l'humanité en général. Puisant en documentation sur innombrables sources légues par le passé, à commencer par l'histoire matérielle essentiellement par ses prééminences, les archives, les chroniques, et à finir par les épopées, légendes et traditions orales ou écrites, l'historien retire, débrouille, met en lumière, puis enfin s'efforce d'expliquer le mouvement général et la nature profonde des aventures liées à ces années. Cependant, et quelle que soit l'érudition, l'omnipotence intellectuelle, le désir d'objectivité de l'historien, celui-ci ne peut éviter de projeter dans son travail ses idées personnelles, ses sympathies ou antipathies, bref sa vision du monde. Une guerre, une révolution, un personnage même, seront exposés, analysés, définis non pas d'une façon sagement formaliste, mais en fonction des vues partielles ou originales que le narrateur s'est faites sur l'ensemble de l'époque et des problèmes qu'il traite. C'est devant une vérité élémentaire que se dresse, prise en ses mains, les faits ne sont ni vrais, ni même probables. - Il y a deux sortes de vérités. Les unes sont

passés, et les autres contingents", dit Malabrunche. De plus, remarquer qu'une chose est telle qu'elle-même, ne découle pas de l'intelligence de la chose. Dire : - Les Allemands ont envahi la France, Abraham Lincoln eut été le guerre des États du Nord contre ceux du Sud, la grève générale a failli mettre la feu à l'Angleterre de 1916, - pour émettre que soient ces faits leur simple énoncé ne suffit pas à donner la clef de la situation. Un fait ne peut être ainsi isolé dans le temps et dans l'espace, sans connexion avec d'autres faits dont il n'est que le prolongement, et sur lesquels à son tour il agit en les modifiant. Il y a lieu de penser qu'il en est de même, bien que sur un plan différent, des réflexes et des réactions qu'une provocation en nous en éveillement ou une suite d'événements : nous réagissons selon un processus complexe de conflits antérieurs à la connaissance que nous aurons eue de l'événement et en rapport étroit avec nos intérêts matériels et spirituels de l'heure, conflits que l'événement en question aggrave, ou exaspère, ou transforme. D'autre part, des faits peuvent avoir en lien que nous ignorons en partie ou en entier, et qui cependant à notre insu modifient ou modulent notre comportement, déterminent notre attitude, forment ou déforment nos idées : telles seraient sur l'esprit du Français moyen les lointaines et obscures conséquences du rationalisme cartésien, sur l'esprit de l'Allemand moyen le Christianismus d'Augustin. Ainsi paraissent naître et s'affirmer les avis, les manières de voir, les opinions : ces mêmes opinions dont Kantisme dit que chacune d'elles "... est assez forte pour se faire éprouver au prix de la vie."

Tels, naturellement, le seront ce peut ignorer les faits importants qui se rapportent à son sujet, et se dispenser de leur assigner une portée générale. Toutefois, et au même titre que le médecin, le docteur subit la rétroaction des faits par les plus importants et les plus significatifs de l'histoire humaine, et plus près de lui seront les événements dont il s'occupe et dans lesquels sera détaché affectivement. L'écrit qui suit le sens de la famille, qui l'annonce d'un monde de misère, en étudiant les crises d'un point de vue différent que tel de ses collègues qui y verrait une forme évoluée des rapports économiques et sociaux du clan. L'interprétation historique ou philosophique d'un siècle, d'une époque, d'un peuple, portera l'accent personnel de l'auteur selon que celui-ci sera royaliste ou républicain, conservateur ou révolutionnaire, socialiste d'état à gros écoulements ou roi de bibliothèque à pastiches repris. Il est remarquable de noter à quel point l'histoire de la France est dissemblable dans les relations qu'en donnent respectivement Michelet, Taine et Malville : s'agit-il l'histoire des idées, des mœurs propres, bœuf des faits matériels, on voit dit l'histoire de trois pays différents. Remarquable aussi, dans cet ordre d'idées, que la bourgeoisie française, qui tient pourtant son pouvoir politique de la révolution de 89, admire Mirabeau et Danton, les plus sublimes forges de cette même révolution, et ignore pour ainsi dire Robespierre, Saint Just, Babeuf. Les contemporains de Ferdinand VII d'Espagne désignent Juan Pizarro comme un gibet de potence ; tels distants soviétiques que Jeanne d'Arc est une pure invention de l'esprit de Dieu, et tels autres que la lutte de classes est le produit de l'imagination malade d'un vieillard barbu qui souffrait de la constipation. Et certes, ainsi ne saurions-nous pas de progresser ; le philosophe qui soutient que le fruit de ses spéculations n'est un ruse coiffé par le pêche terrestre, est soit un innocent, soit de mauvaise foi. - Mais il est vrai que la première victime d'une philosophie est la philosophie lui-même.

Pour conclure que soit cet exposé, il n'a pas la prétention d'échapper à la règle que nous avons essayé d'acquiescer plus haut. Fruit de pures spéculations intellectuelles, ce travail n'aspire pas à se dérober aux contingences. Toutefois, ayant rendu à César ce qui semble appartenir à César, nous nous sentons plus à l'aise pour aborder notre sujet d'un point de vue strictement déterminé. Vouloir aujourd'hui ébaucher une morale sans la science - dans cet aujourd'hui tout fait de pacifisme et de haines - plus que jamais serait une gageure, un pari stupide. Etant le postulat à nos nations humilées dans tous les ordres de l'activité sans exception étant activées, s'est-il donc provoquée par des subiles qui la libèrent, pour n'être pas toujours clairement désolée, s'en damner par notre déterminisme, notre bref espoir ne prétendra nullement à la haute objectivité dont se réclament tels dogmatistes, détenteurs de vérités transcendentes. Loin d'ériger notre pensée en loi naturelle, nous nous attacherons plutôt à isoler les faits concrets ou que nous voyons concrets, à les aligner en quelque sorte de leur végétation parasitaire pour en atteindre le noyau, la racine profondément enfoncée dans le sillon des idéologies, et - si nous le pouvons - porter à la terre mère et prolifique qui alimente et pigmente la machine d'être et d'agir des hommes.

On s'accorde généralement à reconnaître que l'ère moderne - et par là nous entendons la forme des rapports sociaux issue de celle-ci et de la disparition du féodalisme - remonte au milieu du XV<sup>e</sup> siècle, coïncidant avec la chute de Constantinople et l'entrée en Occident des lettres grecques.



la prise de Constantinople par les Turcs, en 1453, permit l'ouverture au trafic international des marchandises de la grande route continentale qui, d'Angleterre, par la Baïle du Bosphore et l'Italie, communiquait avec le Proche Orient. Ces événements, à partir desquels les aventuriers font dater significativement la Renaissance, inaugurèrent une époque d'échanges commerciaux dont l'intensité bientôt entra en conflit avec les autres états du monde féodal. La découverte du système planétaire par le fameux Copernic ; de l'Amérique par le fameux Christophe Colomb ; la naissance des manufactures ; la drainage des terres vers la cité en vue d'en constituer les corps de métier d'où par la suite sortira le prolétariat industriel ; la nécessité qui en découle d'affranchir le serf - le serf qui est le salarié d'aujourd'hui - la ville, mais qui en même temps est la pierre de fondement sur laquelle repose l'édifice social ; - bref, la puissance réelle des nouveaux moyens de production et d'échange qui, par l'esprit positiviste qui en est le corollaire, s'attache à la philosophie théorique dans laquelle, fixe et statique, vit le monde médiéval, s'écroule en même temps le terrain d'où sortira une révolution révolutionnaire des formes qui forment l'armature morale, intellectuelle, ex politique et juridique du Moyen-Age. Ainsi le XVI<sup>e</sup> siècle verra s'élever une des plus grandes crises spirituelles de l'humanité, la Réforme, dont Luther et Calvin seront les porte-parole, et d'où l'indépendance religieuse du catholicisme sortira à jamais brisée.

Cependant, brisée, l'armature politico-juridique du féodalisme ne le sera qu'avec la Révolution Française. Trois siècles et demi de pression interne finissant par faire sauter la coque de la machine féodale à l'intérieur de laquelle les conflits allaient s'exaspérant, et qui seul un changement radical des institutions était à même de recoudre. Avec la chute de la Bastille véritablement un monde s'écroule, vraiment un monde naît. Une nouvelle éthique, une nouvelle esthétique, vraiment racine des mœurs. Avec la découverte des notions individuelles et irrécusables de la personne, ou plutôt avec l'entrée de ces notions dans le corps social, l'homme fait un bond prodigieux qui en cent cinquante ans le mène de la chancellerie de sauf aux théories de Quetelet, et, ce qui plus est, lui réapprend l'usage de la pensée critique dans l'examen du monde ambiant.

Cette exaltation de la personne humaine sera le grand titre de noblesse des encyclopédistes français. Les premiers ils ont eu l'ambition, notamment dans l'œuvre d'art, la volonté farouche de l'individu à se libérer des contraintes sociales. Le rêve antique symbolisé dans la légende de la Tour de Babel, dans certains récits fabuleux de la mythologie grecque, lequel appelle sur le mode épique cette même tendance de l'homme à dominer sa condition, c'est à dire épurer Dieu, se rêve l'individu de la seconde moitié du XVIII<sup>e</sup> siècle prend conscience qu'il n'est peut-être pas si téméraire d'en tenter la réalisation - mais sur des bases rationnelles cette fois-ci. En effet, transformant radicalement les rapports sociaux, la révolution industrielle oblige les hommes à revoir les vieux concepts traditionalistes et à leur substituer des données rationnelles, elle leur apprend à affronter les problèmes avec la règle à calcul plutôt qu'avec la dissertation théologique. Elle les invite à penser hardiment. De la course à la concurrence commerciale, à la conquête des marchés, de nouvelles techniques surgissent qui favorisent l'élaboration de théories d'ingénierie, d'architecture, de chimie, de mécanique, de physique, de médecine, et d'autres, plus utiles, moins vaines, comme le critère de l'utilité et la croyance au progrès inévitable. La nouvelle société qui monte à l'horizon de l'histoire croit vraiment avoir trouvé dans l'éthique de l'individualisme - égalité, fraternité, liberté - le dernier mot du devenir humain, elle croit vraiment avoir mis un bâton de surcraie dans la bouche de chacun.

Mais il y a milice. Cinq cents ans à peine plus tard, les journées sanglantes de juin 1848 s'inscrivent en deux lettres les théories idéologiques et un peu naïves symbolisées dans la Charte des Droits de l'Homme et du Citoyen. La bourgeoisie - car c'est elle qui a ramassé la succession du monde d'après - la bourgeoisie dont l'œuvre révolutionnaire fut immense, découvre qu'elle se voit dans son sein des forces destructrices de conflits sociaux qui vont s'aggraver, et qu'il n'est peut-être pas dans son pouvoir de résister - parce qu'elle fait partie intégrante de ce constitutionnel bourgeois. Les meilleurs de ses penseurs, Saint-Simon, Olin, Comte, Fourier, Proudhon, Fourier, très tôt semblent pressentir que si par leur législation politique et juridique les représentants du capitalisme ont en libérant les forces de production supprimées dans l'état de la société féodale, ils n'ont en par contre apporté aux hommes d'autre liberté que celle d'une rage furieuse à certains points économiques. Le temps, le temps même de la nouvelle société étant faite d'insolubles contradictions internes, ces idéologues se sentent peut-être livrer à une lutte épouvantable, intellectuelle en vue de remédier à l'insupportable ; libre concurrence et barrières douanières ; exaltation du principe de rationalité et cupidité égoïste ; exaltation de l'individu pour chacun et concentration des richesses dans les mains de quelques uns ; exaltation de toutes les forces sociales et services des "intérêts supérieurs" du pays et instigation





cratisme, trois principaux courants idéologiques et politiques la structurèrent et assèrent, chacun à sa manière, de la dominer. Ce sont, à notre sens, le totalitarisme, le traditionalisme, et le socialisme.

Juste avant la guerre, aux environs de la Conférence de Munich et notre souvenir est exact, la Nouvelle Revue Française avait publié un texte anonyme qui lui a été communiqué par Julien Benoit. Il s'agissait d'une lettre que ce philosophe avait reçue d'un haut fonctionnaire de la République. Bien que, pour des raisons de discrétion, ce texte eût été publié sans signature, l'original de la lettre portait le nom et les qualités de son auteur, ce qui mettait hors de doute l'authenticité de la missive. Le correspondant de Julien Benoit disait en substance : - Trop jeune pour avoir fait la guerre de 1914-1918, j'avais néanmoins atteint l'âge où l'on commence à s'interroger sur les problèmes de la vie. Je suis fier aujourd'hui d'avoir alors subi de toute l'ardeur de mon âme la victoire des Empires Centraux, parce que, face à la démocratie française et à son esprit décadent, face au dogme égalitaire et libertaire, Guillaume II représentait la grande, l'éternelle Nation. Ce n'étaient pas des idées d'adolescent. Aujourd'hui, en cas de guerre entre les pays totalitaires et la France et ses alliés démocratiques, j'aurais de toutes mes forces à la victoire des principes d'autorité, de hiérarchie et d'inégalité entre les hommes, principes incarnés dans le fascisme. Je ne suis pas le seul à prendre cet engagement. - Ajoutant que ce qui le séparait de la doctrine nazionazienne, pourtant anti-démocratique s'il en fut, c'est le mot d'ordre directeur de cette doctrine : Nationalisme d'abord ; ensuite qu'avant la Nation, avant la Patrie, ce sont les valeurs traditionnelles de la Nation qu'il fallait sauvegarder.

Il est nous souvenons avoir admiré la saine sagesse que manifestait l'auteur de ce document quant aux intérêts véritables que défend le fascisme : la réalisation d'une société saine de haut en bas sur l'exploitation de l'homme par l'homme. En effet, fécondée de sa pensée idéologique, le totalitarisme apparaît comme une volonté exaspérée de conserver les privilèges d'une classe sociale ; dénuée de ses oripeaux pseudo-scientifiques de racisme, il se révèle être une réaction de ce que les âmes délicates appellent justement "l'égolisme de la bourgeoisie", - réaction dépourvue et combien simpliste contre un rival sans appel le l'historique ; vide du fruit de sa pensée mise à l'épreuve, il se dévoile même éternel à l'avant-garde constante et de loin la plus combattive des forces conservatrices qui assaillent de se cramponner à la paroi verticale d'un destin implacable ; purgé de ses contams idéologiques, le totalitarisme est le fruit éthéré-politique de la peur, de la folie furieuse d'une catégorie sociale qui se sent calquée mal par dessus ses têtes dans la cinquième de l'histoire ; il est le fruit de la "grandeur des bien pensants", - grandeur de ceux qui se prétendent être seuls habilités à obtenir le droit sacré de "bien", du "Vrai", du "Juste", - et qu'ils identifient tout naturellement avec les avantages dont ils jouissent à l'exclusion et au détriment de la grande masse des hommes.

Le totalitarisme, contre laquelle au principe les totalitaires dirigent leurs feux, ils le considèrent comme ne remplissant plus les conditions requises pour la sauvegarde de la société humaine. La domination d'une classe sur une autre, encore que ce ne soit pas là la seule ni la principale raison de la présente guerre, le fascisme combat dans la démocratie des valeurs corrompues, qu'il estime tout à fait incapables à satisfaire aux exigences de l'heure, tout à fait incapables de contribuer à remettre un peu d'ordre dans cette civilisation aux barreaux d'acier "collapsée par la technique", mais par l'âme. Ce n'est donc certes pas gratuitement ni fortuitement que le pré-fascisme vire aux racines profondes dans les classes prédominantes françaises à partir surtout de 1918, année du Front Populaire, ce Front Populaire que l'on avait considéré bien à tort comme une machine de préface à la civilisation de la France. Ce n'est pas sans raison que la presse vichyste ne se lasse pas de vanter le véritable sauveur de la France était Pétain - parce qu'il lui a évité une seconde Commune. - Et qu'il importe que cette France "sauvée" soit devenue un protectorat allemand, dès lors que ce petit accident lui a épargné une autre Commune, le totalitarisme et le fascisme italien, le national-socialisme allemand - l'expérience l'a démontré - inscrivait à leur actif des promesses analogues : ils se revendiquent à juste titre la gloire, ils s'attribuent que le monde ne leur en soit pas gré. Il est vrai qu'ils n'ont pu parvenir qu'à ébranler toute revendication personnelle, toute pensée indépendante, tout esprit critique, - toutes ces choses indispensables pour des régimes en équilibre instable sur le trébuchet du chaos. Avec la généralité de ce bel qui vient de conquérir droit de cité, pour elle jeunesse, force, avenir, l'organisation sociale qui s'est élevée du chaos féodal avait créé le premier monde au point d'en avoir fait un monde à mille, parvenue à son apogée, ayant parcouru les étapes de son destin, la même organisation - décadente, déclinante, dévotionnaire - les peupliers seules belles aux temples d'antan, détruit ses tables de loi, révisé ses principes, la société qui avait grandi avec et par le régime





Le totalitarisme nazi et stalinien en vaine-belle, érigent en système ce qui est un état de dépression psychique et intellectuel consécutif à la dissolution d'un univers et à l'effacement de la révolution. Rabaissant l'intelligence à une fonction purement économique, traitant les instincts du sang et du clan, l'Église fasciste est l'expression des forces les plus réactionnaires d'une classe sociale décadente et en plein décadence opposée à la marche inéluctable de l'histoire. Elle est l'ennemi le plus dangereux de l'homme qui cherche à se libérer une fois pour toutes des systèmes de servitude et des labeurs sociaux.

On sait que le traditionalisme, dans son contenu essentiellement négatif, oppose au monde moderne et à son éthique individualiste et pratique une norme de valeurs spiritualistes. Selon cet enseignement, l'humanité tout entière chemine sur les sentiers de l'erreur, et cela depuis que, ayant délaissé la métaphysique théologique, elle s'est égarée corps et âme dans la recherche des vérités individuelles. Le mal dont souffre l'homme contemporain serait donc d'ordre purement intellectuel. Il s'agit d'une science vraie laquelle il s'est tourné au détriment de la connaissance expérimentale. Mais ces vérités, nées de l'humanité éthérée et de l'anti-humanisme raciste, la présomption humaine, loin d'être un élément de progrès, serait au contraire un facteur de décadence intellectuelle et à la source même des convulsions sociales depuis le Renouveau et la Réforme. Le matérialisme, conséquence matérielle d'une civilisation purement positiviste, implique le scepticisme - forme négative de l'accomplissement moral, prôné par le christianisme - et aboutit au désordre moral, prôné par le christianisme tout court. Sans un monde de l'insolite tend vers son propre accomplissement et cela par ses propres moyens, s'agit-il de dire au large de Dieu, la vie spirituelle est détruite. En s'éloignant des traditions spiritualistes, on s'éloigne - conjointement avec les libertés politiques et sociales - l'échelle de valeurs des concepts inconscients, l'homme perd le sens des certitudes métaphysiques et religieuses. L'abandon définitif de l'éthique individualiste et le retour à des certitudes irrésistibles, lesquelles ont donné son caractère d'universalisme au monde médiéval, sont seuls susceptibles de sauver l'humanité et sa culture de la corruption d'un "Empire païen".

Parmi les intellectuels français, Jacques Maritain est le représentant le plus qualifié de cette philosophie traditionaliste dont nous venons, au peu de mots, de tracer le schéma. La première question qui s'impose à notre esprit lorsqu'on nous interroge sur ce docteur, est la suivante : - Pour autant de l'humanisme post les sources de nos malheurs - pourquoi déshumanisation et humanisme ont-ils pris pied sur terre et si profondément transformé les rapports sociaux ? Une des raisons essentielles pour lesquelles cette question s'impose à notre esprit tient à ce que l'École traditionaliste se développe par ses thèmes de façon à pousser l'homme jusqu'à rechercher les sources des phénomènes qu'elle taxe de diaboliques et accuse d'avoir corrompu notre âme ; elle se contente d'en constater la réalité et d'en déplorer les effets. Cependant cette école ne se contente pas d'une attitude exclusive de critique. Au contraire des doctrines purement négatives, son enseignement propose aux hommes un mode existentiel différent de celui qui aujourd'hui règne parmi eux. Mode dont elle assure qu'il ramènera la primauté de l'esprit dans sur terre. Mais dès lors que l'on projette d'extraire un mal, dès lors que l'on s'assigne une entreprise aussi difficile que celle de faire regagner aux hommes la justice divine, il semble essentiel de connaître les motifs de son mal, les mobiles qui ont fait que les hommes aient quitté sa juste cheminée, - à supposer qu'il eût jamais existé et que les hommes l'aient abandonnée. [Il ne peut s'agir, à tout prendre, de l'Éden biblique, puisque ce monde proposé est une époque bien postérieure au paradis d'Éden]. Or, ce monde décrit par Maritain la métaphysique médiévale n'a pas survécu aux épreuves du temps. Les anthropologistes ne nous apprennent pas non plus comment remonter cette spiritualité médiévale avec la touche épaisse de plusieurs siècles d'histoire. Ils ne nous le disent pas, parce qu'alors le problème sous l'angle de la sexualité, s'agit-il de dire du déterminisme, le traditionalisme ne le peut en aucun cas, puisque celui-ci bien qu'il soit ce déterminisme historique qu'en premier lieu il connaît.

Mais nous qui ne sacrifions pas au traditionalisme, nous n'aurons pas de ces pannes. Nous pensons que les valeurs spiritualistes du Moyen-Âge sont mortes de leur belle mort parce qu'elles traduisaient une époque révolue et qu'elles se superposaient au monde nouveau, et à la population, et aux besoins de l'ère contemporaine. Mais nous ne pouvons pas nous empêcher de reconnaître que ces valeurs spiritualistes ont été une véritable civilisation. Nous avons vu pendant de longs siècles plus haut notre monde.

quant à la relativité des systèmes explicatifs du monde ; nous avons également eu devoir noter le caractère axiologique du point de départ de toute philosophie, y compris de la nôtre. Si nous nous servons de la méthode déterministe pour essayer d'analyser les problèmes que la vie nous pose à chaque pas, ce n'est point parce que nous croyons cette méthode absolue dans son essence, en livrant des réponses à l'égal d'une table de logarithmes, mais parce que nous ne connaissons pas d'autre outil d'investigation qui satisfasse à notre besoin de clarté. Les métaphysiciens, eux, ont beaucoup plus sûre de leur affaire. R. Martin Heidegger en effet, à la page 100 de son *Être et Temps* : - "Il y a eu fait une philosophie qui a raison." Et il souligne : a raison. C'est-à-dire des métaphysiciens en général. Et à ce prix est l'efficacité, nous attendons volontiers que d'aut à bon marché. Et nous admettons ainsi, au risque de nous couvrir de ridicule, que nous ne savons pas, quant à nous, si nous avons raison - raison dans l'absolu. Nous ne savons même pas si un jour nous aurons raison. Mais, en attendant le jour problématique où à notre tour nous serons visités par les certitudes métaphysiques, notre ambition se borne à essayer de comprendre.

Come en est fils de ses œuvres, en est avant toute chose fils de son époque. Au même titre que quiconque - plus que quiconque, puisque c'est leur métier d'interpréter les grands courants de la vie - penseurs et artistes font partie intégrante de leur époque. Ils y sont plongés, pieds et têtes, pour et raison. Leurs intérêts affectifs et sociaux sont engagés, et c'est au sein et sous la pression même de leur époque que s'élaborent leurs concepts. Le philosophe, l'artiste, sont la sensibilité - nous allions dire le sens tactile - se blesse aux convulsions d'un monde en pleine crise de maturation, se voit formuler des lois intelligibles alors qu'en définitive il ne fait que traduire, en les explicitant selon une technique appropriée, les diverses tendances d'une réalité extrêmement complexe. Au dénouement d'une époque aussi bouleversée que la nôtre, correspondent un déséquilibre des passions et un désordre dans les idées ; et parce que notre temps a manifestement accompli son cycle historique, parce que l'individu est le produit de son temps, certains philosophes voient tout naturellement dans l'agonie d'une forme de l'organisation de la société la décadence même du génie humain. C'est ainsi que, souvent inégalement, on confondra saintisme et civilisation, bourgeoisie et culture. Et c'est ainsi qu'une des caractéristiques les plus brillantes et les plus tragiques du XIX<sup>e</sup> siècle est le désespoir ; désespoir dans l'homme, dans sa grandeur, dans son avenir. Tout l'art, toute la poésie de notre époque, en sont profondément imprégnés. Et c'est parce qu'en dernière analyse il traduit le désespoir d'une classe et d'une société condamnées à disparaître, parce qu'il traduit le pessimisme d'un monde dont le destin - comme celui du Moyen-Âge, est épuisé - que le traditionalisme [malgré lui] exprime le désespoir dans l'homme et la nostalgie des temps perdus.

Au même processus intellectuel se rattachent les généralisations sur la décadence du Français, en relation avec la défaite de la France. Nous beaucoup d'esprits l'invasion de la France s'identifie, en effet, à une imagerie apocalyptique de la fin du monde. Mais le sentiment que tout se dissout et menace de tomber en poussière, remonte bien avant la défaite. Les lamentations sur la décadence du Français, sur sa prétendue vulgarité, sur son âme plombée comme une vieille lièvre au fond d'un récipient verrouillé, cette sorte de masochisme moral et d'auto-flagellation dont on retrouve le goût épicé dans l'ardure lyrique de Louis-Ferdinand Céline, trahissent en fait l'affaiblissement panique d'une classe sociale en passe de se voir dépouillée de ses prérogatives de classe dominante. Au maintien de ces prérogatives on associe le sauvetage de la civilisation ; que ces prérogatives viennent à disparaître - et c'est la barbarie universelle. C'est ainsi qu'une catégorie sociale s'approprie la civilisation, et fait de son propre avenir fait dépendre celui de l'humanité. Nous reconnaissons là sans peine le prophétisme entré de la noblesse française émigrée à Gênes, de la noblesse russe émigrée sous toutes les latitudes géographiques, de la noblesse espagnole émigrée à Biarritz. Il dépendent en partie moins de la décadence de l'époque, du destin, de l'émigration, aux aussi peut-être de la coupe d'épée, c'est que, à la pointe de la civilisation moderne, la France comme un géographe caractérise les affaiblissements d'un monde en liquescence. Parce que sur son sol, dans son peuple, se réfléchissent comme dans un miroir et se lisent à livre ouvert le désarroi et le trouble du siècle, en l'homme, elle s'accuse elle-même d'avoir marqué le grandeur de son génie. Mais ce génie n'est pas la sienne exclusivement, il est celui de l'humanité tout entière. De même que - pour des raisons qui n'entrent pas dans le sujet de cet exposé - de même que le génie humain avait trouvé une de ses plus hautes expressions spirituelles en France, de même aujourd'hui, quand les valeurs qui firent à l'origine de la sifflante grandeur de notre époque : pensée critique, rationalisme, individualisme, subissant un assaut terrible, la France demeure de l'axe d'axe de la dialectique où se livrent les grandes batailles intellectuelles. Ce n'est tout pas par hasard que la désaffection de l'individualisme a été trouvée en France - pays où les chefs de parti ont eux-mêmes été individualistes - sa plus extrême expression intellectuelle, et







15  
tigue des uns de la bourgeoisie défailissante entre celles du prolétariat révolutionnaire, seul capable d'apporter des solutions radicales aux maux de notre temps.

L'effacement relatif des intellectuels exerçant leurs talents à valoir les veilles de la bourgeoisie. Permettent à qui l'on permet de grande l'écoulement de parole, ils ne peuvent plus faire valoir leur plume dans l'empire de la réaction que leur procurent les dieux du totalitarisme. Pour la grande majorité des intellectuels français, portés-jurés de leur classe et bien-pensants, le décalage de la France d'aujourd'hui est pas tellement celui de la France que celle de leur jeunesse. Certains le disent tout de suite, avec une franchise totale, comme par exemple l'économiste et auteur d'articles, du - "... ralliement des intellectuels à l'hitlérisme" dans le Front Populaire, et c'est à dire comme la grande colline d'anglais qu'avait éprouvée la bourgeoisie française pour ses ruses. Mais beaucoup, académiciens et ministres, se félicitent que la France puisse avoir délivré des idées de la Grande Révolution, - "... fulgurance de toutes les va- fait-ils, demande est académicien, comment se fait-il que la science soit devenue si rare dans ce pays où il était connu un peu d'être porteur d'opinion ?" - En effet, qui peut nous dire ce qui s'est passé de triste en France ? André Chamson, Louis Madelin, - académiciens au début - conservent le miel d'avoir donné à la France un guide qui l'a soulevé de la barbarie. Roger Allard, le poète des Épîtres laïques, en a écrit une à l'instar de l'époque où il y avait des poètes, prouvant qu'il n'est rien de plus bon, un bien, bien meilleur livre, Henry Bordeaux traite des courbes vertigineuses de la vie et de la mort, le tout avec un double souci de rassurer les dévotionnaires intellectuels, sont prouvables - l'écrit comme la littérature d'aujourd'hui, dans l'histoire d'avoir contribué à mener la décadence, Paul Claudel approuve et applaudit, lui qui retirait sa collaboration à quelques mots louches que les censeurs s'embrassent sur la bouche ou que les maîtres d'une femme peuvent parfois être une belle chose. Le Figaro - aujourd'hui interdit - écrit une enquête, et on assiste au spectacle d'un monde d'une sorte de procès intenté à l'art, à savoir si l'art n'est pas un peu de servir, et si on ne lui doit pas "consentir et discipliner", "gérer du terroir", "retour à la terre", "esprit de la terre", etc. André Gide, François Mauriac, quelques autres, protestent avec véhémence, demandant leur adhésion sans réserve à la littérature incriminée. Tous nous y avons répondu, mais notre texte a eu la bonne fortune d'avoir été censuré. Il nous est arrivé d'avoir été sollicité de collaborer à telle ou autre publication, mais on prenait la même précaution de nous demander des textes dans lesquels nousissions fait ressortir "le dynamisme français", "l'universalisme de la révolution nationale", et d'autres phrases du même cru. "Le retour à la terre", c'est à dire la désindustrialisation de la France au profit de l'Allemagne, devient un slogan que l'on proclame chargé de toutes les essentialités contemporaines, et Henri Pourrat - écrivain médiocre mais officiel, que l'on récompense par le prix Goncourt 1941 pour une espèce d'écrit sur les paysans - écrit qu'il faut apprendre au paysan qu'il est heureux. Jacques d'Arc et Régis sont apportés à toutes les études, le plus misérable pignif au plus impotent des académiciens en se débâche la maille épaulière pour prouver que la science et le poète sont dans l'esprit de la collaboration, que pour lui y ont toujours été. On fait des parallèles entre la ruée de la marine en course, en course, en plus sur une autre balance, et un journal du sud-est propose un Journal National au lendemain de la guerre, Philippe Mérald voit baptisé de son vivant. Un autre Paul Boncour écrit : - "Nous ne regardons qu'avec trouble vers son âge. Nous présentons pour nous offrir à une plus prompt obéissance." Le journal de Vidi parle dans son bêtard de la "moutarde baroque du marshall." Henry de Montherlant dénonce tout - "périssables et insupportables défaillements, pauvreté, vulgarité, une incertitude, une grossièreté, une bassesse dangereuses." Ce qui ne l'empêche pas, en compagnie de Charbonne, de Jouhandeau et de Verneuil, de faire partie d'une Académie de Grande Revue littéraire française, fondée au congrès des écrivains de la Grande-Allemagne. Et fait partie également d'un la Nouvelle, directeur de la Nouvelle Revue Française depuis sa constitution. Transfuge, comme Louis Verneuil, de tous les partis politiques, d'un la Nouvelle a même écrit une autre des écrits dévastateurs de Gide. Ses pessimismes, ses dépaysements dans un monde qui l'écartera et qu'il ne comprend ni ne sent, ce en retirant le peut venir dans ses écrits de jeunesse (1911-1937), récemment réédités. - "Je reviens à la décadence de l'Europe, de l'Asie, et de l'Amérique, de la planète", y lit-on. - "Pour empêcher la destruction totale que je vois en tous sens, pour arrêter l'avalanche périlleuse, je veux interrompre une destruction immédiate, totale, qui ramène l'histoire à son début." Pour lui la culture de la France ressemble à un monde qui sort d'un cratère. - "reviens dans le gît de

[illegible]

Tous deux ont pu se joindre de ceux des intellectuels français qui se trouvent en exil : un com-  
 mune langue maternelle, même langue, chef de l'école intellectuelle, chaque institution dispose une ac-  
 tivité intellectuelle dont le centre que l'on puisse dire d'un exil d'importance même les petites  
 sur la scène mondiale et la scène que traverser l'humanité. Au Brésil, Georges Monod, poète,  
 maître de la scène même locale, assure son puissant talent à servir la humanité française, s'effor-  
 çant d'être un peu d'internationalisme latinien par-dessus son exil et d'être un exilé d'importance même  
 au monde intellectuel par-dessus son exil même la même. A l'heure, Jules Kessler porte un silence  
 profond, mais aussi continue que et tout va de plus en plus, d'un lieu par-dessus son exil même la



[illegible]

De France, sont lui qui en portant leur dignité d'hommes libres sont parvenus, Jaspers, Char-  
les Lévy, Louis Leys, André Malraux, membres de l'Institut, sont pour le 1944. Jean  
Lévy, philosophe, est interné dans un camp de concentration. Jean Cassin, romancier, a été con-  
damné à plusieurs années de prison par un Tribunal de l'Empire. Fernand Deland, après avoir  
livré aux Allemands les secrets atomiques, est torturé, puis exécuté. Le célèbre avocat  
Volpenti meurt au tour de canon. Le Figaro, alors qu'il paraissait encore, s'était vu interdire  
la collaboration de Francis Mauriac. - Mauriac lui avait offert d'être nommé au poste amé-  
ricain de France. Mais les interviewers imaginaires - qu'on ne pouvait pas interviewer - que de temps à au-  
tres André Gide donnait au Figaro, l'auteur de l'immoraliste a insisté, sous le couvert d'une in-  
conscience, cette sorte de psychisme officielle diffusée par Vichy qui consistait à se frapper la po-  
itrine, à chercher des victimes expiatoires et des coupables à tout prix. Comme on s'ennuyait de  
voir lui sur les soi-disant "deux cents jeunes poètes nés à la France depuis l'armistice", on s'en-  
nuieait l'un qu'il répétait sa confiance dans le tiers-cent-quinze. Une autre fois il vint à : "Tro-  
is heures. Prolongez encore. Votre heure viendra, futures valeurs de la France. Une ardente prière  
pour vous qui parlerez quand je ne serai plus là pour vous entendre. Je ne pourrai plus vous en-  
tendre, mais s'est parlant vous que j'attends." Gide a eu une très belle attitude lors d'un in-  
terview avec un journaliste. Après avoir dit qu'il avait le projet de faire une conférence sur l'œuvre  
du poète belge Henri Michaux, il se vit interdire, par une lettre commentaire de la Légion, de  
parler au public. Comme cependant se croyait que cette interdiction ne fit beaucoup de bruit, on  
vint s'adresser auprès de lui, parlant d'arrêter, de maltraiter de maltraiter, etc., l'assurant qu'il  
avait toute licence de faire ce qu'il voulait, que la Légion ne s'y opposait nullement. Certaines  
il avait toute licence de faire ce qu'il voulait, que la Légion ne s'y opposait nullement. Certaines  
il avait toute licence de faire ce qu'il voulait, que la Légion ne s'y opposait nullement. Certaines  
il avait toute licence de faire ce qu'il voulait, que la Légion ne s'y opposait nullement. Certaines

Peu de poètes ont un talent sûr et profond. Patrie de la Tour de Pin est prioritaire de Alliance. Il aurait refusé un libérateur, ne voulant pas être d'un sort privilégié. Cette attitude force l'admiration. Pierre Emmanuel, directement inspiré et profond, influencé par Segal, écrit des vers qui dépassent les riches images et d'étonnantes mystiques. Il semble être le seul poète authentique qui s'est révélé en France depuis la défaite.

On connaît l'attitude fièvre et couraillonne de Bergson, la veille même de sa mort. - "Des ré-  
flexions, écrit-il dans son testament, n'ont mané de plus va plus près de catholisme où je  
vois l'attachement complet du Juifisme. Je me serais converti, si je n'avais vu les préparatifs depuis  
des années la formidable surse d'athéisme qui va déferler sur le monde. J'ai voulu rester  
parmi ceux qui demain seront des pariahs." Ce précepte de testament a été communiqué à la Revue  
de la Philosophie par Emmanuel Houdart, sur prière de son Bergson, pour éveiller les bruits selon  
les de la Philosophie par Emmanuel Houdart, sur prière de son Bergson, pour éveiller les bruits selon  
les de la Philosophie par Emmanuel Houdart, sur prière de son Bergson, pour éveiller les bruits selon



la plus meurtrière, qui paraissait encore en train. Il écrivait des pages arides, un peu mystiques d'inspiration, faisant la preuve de silence systématique et de la condamnation au silence. - "Il faut, dit-il, avoir le courage de perdre tout ce que l'on a pour ce que l'on est..." Pour se rapprocher de celle de Gabriel García, - "la seule impardonnable serait que pas d'être, mais de trahir ce que nous sommes."

Toutes les choses qui arrivent dans notre monde, sont à la hauteur de l'homme. Et ces choses sont grandes, grandes dans l'angoisse, grandes dans le sublime. Celui qui a souffert sur la petite peine de dégoût de la préhistoire. Celui qui parle de la faillite de l'Occident et de l'humanité, de l'effacement de la civilisation et de la culture, est comme le plaignant à la barre d'un tribunal de commerce, qui souffert en boutique avec l'âme même de la justice. Celui qui aspire à effacer l'homme dans la terrible machine d'oppression qu'est l'Etat, qui aspire à lui imposer des restrictions morales ou spirituelles alors que dans un effort gigantesque l'homme se bat pour se libérer des tabous sociaux, celui-là n'a pas confiance dans son propre sang. Une seule et même tendance défaitiste domine la perspective d'un bouleversement fondamental qui sera le plus de notre époque. Nous pensons que le monde issu des principes de 89 n'a pas failli dans l'histoire mais qu'il a accompli définitivement son cycle. Le passage du capitalisme à l'histoire est en vue de fonder une humanité, un grand pas en avant dans l'apprentissage de l'homme en vue de fonder une humanité. Le monde qui vient se laisse percer par nous en contrainte et hors la tradition. - Nous les hommes.

Gerakas - Mexico  
Préface 1967

*Publié dans l'ouvrage d'André Malraux  
Le monde du spectacle, 1967, 1968, 1969*